

Deux rues plus loin,
c'était Missolonghi,
puis Athènes...

Dans la même collection

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

François-G. Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Radu Ciobotea, *Journalistes français dans la Roumanie communiste*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance*, édition de Fanny Lévy, 2014.

Gilbert Boillot, *Dieu reconnaîtra les siens*, 2015.

Martine Breuillot, *Promenades littéraires dans le Taygète*, 2015.

Dominique Delouche, *La dernière place*, 2015.

Serge Dufoulon, *Itinéraire d'une grande gueule*, 2015.

Henri Heinemann, *Jeunesses*, 2015.

Laurent Bayart, *La prière du Sage*, 2016.

Gilbert Boillot, *Avant l'oubli*, 2016

François-G. Bussac, *Le siècle d'Augusta*, 2016.

Georges Kokossoulas

Deux rues plus loin,
c'était Missolonghi,
puis Athènes...

K 250853

Traduit du grec par Jean-Claude Delzenne

Orizons
2016

Autre œuvre de l'auteur

De Sechretis Chatzi :

L'Alipachade — Épopée épirote, traduit du grec par Guy Vincent et Georges Kokossoulas, coll. « Cardinales », Orizons, 2013.

Remerciements

Avec le soutien amical du Département d'Études Helléniques de l'Université Paul Valéry — Montpellier III.

Sauf indications contraires, les notes de bas de page sont du traducteur.

Lambros Porphyras¹

Lacrimore Rerum²

Malheureuse infortunée ! Notre petite maison est hantée
Par la tristesse même de ta grande beauté ;
Sur les murs, sur le miroir, sur les icônes,
De ta beauté quelque chose demeure.

Quelque chose comme un parfum musqué, qui s'étend
Et emplit la pauvre maisonnette,
Quelque chose comme un fantôme, flou et éthéré,
Qui partout vous frôle doucement.

Au-dehors, une lourde bruine monotone
Fouette notre toit, et dans le même temps
Les objets qui ont fait de tes mains choses bénies
Se mettent à pleurer... et à pleurer...

Et dans son coin, le cher compagnon de l'oubli,
Le balancier de notre vieille horloge,
Chante la chanson du temps, et gémissant,
Rythme lentement, effroyablement, sa complainte funèbre...

1. Lambros Porphyras (1879-1932) : pseudonyme de Dimitrios Sypsomos, écrivain et poète lyrique grec. Également traducteur d'écrivains français (Flaubert, Balzac, Hugo, Baudelaire...) et britanniques (Defoe, Dickens, Marlowe...)
2. Le titre « Lacrimore Rerum » (Au pleureur des choses) fait écho au célèbre « Lacrimae Rerum » (les larmes des choses) du poète latin Virgile (*Enéide*, Livre I).

Avant-Propos Note du Traducteur

Remerciements à Effi Lavidia,
qui m'a fait connaître ce livre et
son auteur,
ainsi que sa ville natale ;
Remerciements à Guy Vincent,
qui a bien voulu prendre plaisir à
découvrir ma traduction.

J'avais entrepris cette traduction dans le simple but de tester mes capacités à m'immerger dans un texte grec actuel. Au bout de quelques pages, j'étais pris au jeu : ce livre, dont l'auteur Georges Kokossoulas a maintenant 90 ans, est celui d'un Grec à la fois témoin d'une époque passée, mais aussi bien installé dans la nôtre, et qui au travers de ses références, de ses marqueurs culturels, m'a permis de mieux appréhender la complexité et le charme de l'âme grecque.

Il donne avec ce livre, peut-être même sans l'avoir voulu, un reflet particulier de la nostalgie ressentie par toute une population, tout un peuple, nostalgie d'une époque où, malgré les difficultés, tout était plus beau, parce que plus simple. Et le choix de la rue Charilaos Trikoupis n'est à cet égard pas anodin : si c'est Trikoupis qui a prononcé la phrase aujourd'hui gravée dans le marbre d'un monument d'Athènes : « La Grèce veut vivre, et elle vivra », il est aussi le premier homme politique grec à avoir avoué devant les

députés réunis (en 1893) : « *Malheureusement, nous sommes ruinés* ».

Georges I. Kokossoulas, « Monsieur Georges » est un homme d'une grande culture et d'une grande gentillesse. Amoureux de la France et de la langue française, amoureux de la Grèce d'hier et d'aujourd'hui, il revient dans pratiquement tous ses ouvrages sur les événements, petits ou grands, de son enfance, de sa jeunesse, sur ses lectures, ses coups de cœur, et sur toutes ses années passées à Athènes et Missolonghi, ses deux villes de cœur.

Son écriture légère, parfois elliptique, souvent ironique, est toujours teintée d'une grande tendresse pour les plus faibles, pour les petites gens dont il a fait partie. Dans ce livre, qu'il qualifie d'« anthropo-géographie », il remonte le fil des rues, et retrouve dans sa mémoire, les hommes et les amitiés qui ont marqué sa vie : à Athènes, sa vie d'homme, à Missolonghi, sa vie d'enfant, d'adolescent, de jeune homme.

Tout l'intérêt que j'ai pu ressentir est là : dans tous ces petits instantanés – le mot convient parfaitement à ce grand amateur de photographie et de cinéma – et dans ce grand « panoramique » sur les rues de sa jeunesse, faisant revivre les petits métiers, métiers ambulants ou échoppes d'artisans, ou encore les grands Libraires – Éditeurs d'Athènes. Nous voyons s'animer devant nous tous ses personnages : amis d'enfance, écrivains, commerçants et artisans, ainsi que quelques excentriques et quelques hommes politiques... Et s'il évoque çà et là les années de guerre et les années d'occupation, tel n'est pas l'objet de ce livre.

Bien sûr, ainsi qu'il me l'a confié lors d'un entretien, parfois sa plume a du mal à suivre un esprit trop rapide. Et c'est alors que l'on constate que Monsieur Georges est un artiste de la digression : le temps d'une page ou d'un paragraphe, par le média d'un mot, le truchement d'une assonance, le souvenir d'une lecture, d'un film ou d'une légende, nous partons avec lui vers de nouvelles anecdotes, anciennes ou récentes. Il évoque ainsi longuement son au-

teur français favori, Romain Rolland, puis nous emmène en promenade dans la Rue Stadiou à Athènes, après les années « de ténèbres » ou dans l'entre-deux guerres, et dans l'instant qui suit nous nous retrouvons au coin des rues Charilaos Trikoupis et Lord Byron, à Missolonghi, écoutant Mimis Liberakis nous parler de ses voyages en Italie ou évoquer sa lagune bien-aimée.

Tous ces vagabondages de l'esprit, en forme de poèmes, de chansons, d'histoires anciennes ou d'anecdotes actuelles font une grande part du charme du *K 250853*.

C'est pourquoi le terme d'« anthropo-géographie », sans doute révélateur de l'ambition de son auteur, me semble trop scientifique pour qualifier le *K 250853* : bien sûr nous y trouvons une étude de l'homme dans sa relation avec son milieu, comment les conditions naturelles (la lagune, un certain isolement...) et historiques (l'immense fierté des habitants de la ville sacrée, la légende des Tsatsoules...) ont influé sur les comportements humains, bien sûr nous y trouvons inversement l'influence de ces mêmes comportements humains, dont la diversité permet parfois d'expliquer celle de l'évolution des milieux où ils vivent (l'évolution de l'urbanisme, à Athènes comme à Missolonghi, par exemple). Mais nous trouverons surtout dans ce petit livre à la fois une immense leçon d'amour envers les belles choses du passé, et un tout aussi immense espoir dans les hommes du futur, sans pour autant fuir une réalité actuelle angoissante.

J'ai pris grand plaisir à tenter de traduire sans trahir, essayant de reproduire le style, l'écriture de Monsieur Georges Kokossoulas, sa phrase typiquement grecque et son art du contre-pied, en apportant ma touche personnelle et quelques connaissances de l'histoire et de la culture grecque. J'ai tenu à traduire moi-même les chansons et les poèmes inclus dans le livre (sauf bien entendu les œuvres françaises), afin de rester dans une même tonalité. Les nombreuses notes que j'ai ajoutées devraient permettre au lecteur français de mieux apprécier, en plus de sa grande érudition, l'art subtil de la

digression de Monsieur Georges, en forme de divagation proustienne. J'ose ainsi espérer que les lecteurs de la présente traduction y prendront autant de plaisir que moi.

Jean-Claude Delzenne

Préface

GUY VINCENT

Tout commence par une place numérotée au cinéma dont le ticket est retrouvé au fond de la poche d'un gilet de velours. Une coïncidence, un hasard objectif, dirait André Breton, car le cinéma a été incendié, et le ticket en est le seul reste qui puisse attiser la mémoire. Cela ne correspond pas totalement à l'expérience de la madeleine proustienne. Les éléments ne sont pas enfouis, ils sont présents et offerts à la conscience pour que l'architecture des souvenirs puisse s'en emparer. Les souvenirs savent reconstruire des lieux disparus, à leur façon : le métrage disparaît, les volumes se déforment selon l'importance des fonctionnalités du bâtiment, rien ne leur impose l'exactitude. Ils deviennent semblables aux monuments que nous visitons dans nos rêves : on y entre et on en sort, on les voit de dedans et de dehors. Selon les films que l'on y a vus, venus de l'ouest ou de l'est, de France, des États-Unis, ou de Moscou, les images des acteurs et actrices rejoignent ceux et celles qui accompagnaient l'auteur.

Le cinéma n'est plus, mais la rue où il se lovait, non plus. Elle existe encore pour qui va visiter Athènes, mais ce n'est plus la même. Une rue, c'est un espace momentané, traversé de passages qui se défont et se reforment, et ses façades sont moins importantes que les vitrines des boutiques où se reflètent les ombres des passants d'une époque. La rue en question est la rue Stadiou, une des artères les

plus vivantes d'Athènes : théâtres, galeries, boutiques de vêtements, cafés, sièges de revues, librairies, banques. Qu'en reste-t-il depuis les émeutes récentes contre les plans d'austérité (le « brûlage » d'Athènes), depuis que le Temps a effacé de la liste des vivants ses habitués, et que l'urbanisme (ou son absence) a détruit son ordonnancement ? Les souvenirs peuvent intervenir pour reconstituer une ambiance mais l'auteur ne leur demande rien de tel. A nouveau, l'exactitude est récusée. Ce n'est pas l'essentiel. La reconstitution méticuleuse est inutile.

Si une rue disparaît, d'autres disparaissent aussi. En particulier celles où l'on naît, dans des villes de province où les mêmes lois temporelles et urbanistiques dominent. Une question surgit : qu'avons-nous fait pour en arriver là ? La modernité, tant vantée ici et là, a des manières de barbare, de soudard aviné, et l'heure des bilans en ce début du XXI^e siècle a sonné. Qu'avons-nous gagné en un siècle ? La rue Charilaos Trikoupis, du nom d'un des grands hommes de la Grèce indépendante moderne, se trouve à Missolonghi. Comme la rue Stadiou, à Athènes, elle était l'image de la vie même. On y chantait, on s'y rencontrait, des destins étranges y avaient trouvé leur havre, les marchands ambulants l'animaient. Les souvenirs remontent à la surface, des anecdotes s'imposent. Mais à quoi bon ? L'intérêt majeur pour l'auteur est de rapprocher le destin de ces deux rues : la rue Stadiou à Athènes, et la rue Charilaos Trikoupis à Missolonghi. Rapprocher pour mesurer le travail du Temps, et celui parallèle du Souvenir : tous deux travaillent de façon « lacunaire », creusant des brèches, laissant des places intactes au milieu des décombres, optant pour une démarche incertaine de rêveur, aux agissements que rien ne raisonne. Le lecteur croira que l'auteur saute du coq à l'âne, se démet de toute cohérence. Erreur : l'errance poursuit une recherche, non pas celle de la restauration parfaite, mais celle de deux mouvements parallèles (le Temps et le Souvenir) s'inscrivant en deux rues éloignées (rue Stadiou et rue Trikoupis), s'incar-

nant dans deux espaces psychiques et objectifs (pour chaque rue, un intérieur et un extérieur). D'autres dédoublements se préparent pour former une progressive arborescence.

Nos habitudes de lecture sont si fortes que l'on croira voir dans ce livre une collection de souvenirs décousus, une série d'évocations effleurées, avec une pointe de nostalgie convenue. Certes, l'historien pourra y glaner des indices et des traces du temps passé, l'amateur de souvenirs se plaira à des faits pouvant lui rappeler sa propre jeunesse, l'écrivain s'attachera à la spécificité des événements rapportés, aux silences coupables ou non, aux émotions suscitées. Souvent, l'on ne s'aperçoit pas de ce qui disparaît et lorsque nous en prenons conscience, nous sommes surpris de ne l'avoir pas remarqué plus tôt. Les gens et les choses nous quittent sur la pointe des pieds. Nous faut-il un guide pour retrouver un pan du passé, faut-il comme Dante réquisitionner un Virgile, faut-il se pencher sur de vieilles cartes postales, des photos jaunies, interroger les derniers témoins, feuilleter des lettres et des archives, les articles des journaux, consulter des plans, aller jusqu'au monument aux morts, et tout cela pour enjamber l'espace qui s'agrandit entre nous et autrefois ? La proposition de l'auteur ne peut se résumer à cette perspective.

D'abord, il est musicien. Ensuite, il évoque moins des ombres qu'il ne dégage des voies où les suivre. Enfin, à partir des faits et des êtres, il tisse un étrange réseau personnel qui s'apparente à ce que nous donneraient les techniques récentes de l'imagerie cérébrale. Personne ne commet les mêmes liaisons, elles nous sont si personnelles, si uniques que nul ne saura faire les mêmes. C'est pour ces trois raisons que ce livre est original et oriente la littérature vers ce qui est, peut-être, un genre en train de naître.

Monsieur Georges Kokossoulas est un mélomane. Il a étudié la musique au Conservatoire, et il a traduit en grec moderne Romain Roland, cet écrivain fasciné par Mozart et Beethoven. Si l'auteur poursuit, par exemple, une réflexion sur l'automne, sur sa ville, sur des mœurs, sur les gens des

montagnes, sur l'occupation allemande, il l'interrompt ou la termine par le texte d'une chanson grecque (parfois française). Cela peut être aussi une poésie ; sa ville de Missolonghi a donné naissance à de grands poètes, l'un d'eux avait sa maison à deux pas de la sienne. Il faudrait que ce livre soit « augmenté », que l'on puisse entendre l'air en question ou même la voix de son auteur qui chante et joue d'instruments à cordes. La chanson populaire est préférée aux grands airs de la musique classique, même si Moussorgski et Beethoven sont cités. Quelle fonction accorder à ces références ? Elles résument une époque, elles voilent une confession ou renforcent une nostalgie, mais surtout elles permettent un processus de mémorisation spécifique. Sur leurs paroles, sur leurs notes, des images différentes vont pouvoir se greffer et demeurer présentes. Nous nous étions déjà rendu compte de l'importance de cette mémoire orale lorsque nous avons traduit une épopée consacrée à Ali pacha¹ : certains mots avaient disparu des usages et n'avaient pas été recensés par les dictionnaires ; l'auteur, appelé à l'aide, se mettait alors à chantonner une vieille chanson où le terme apparaissait et par déduction en retrouvait le sens. C'est en ce sens que la chanson soutenue par un air envoûtant, grave nos sensations et nos désirs, les maintient en espèce, parce qu'à l'égal d'un poème, elle crée des places, des vacuosités où incruster des pensées et des sentiments. *Structures offertes à nos installations.* On ne dira pas que la chanson évoque un moment-clef de notre vie, on dira que notre vie a trouvé dans une chanson ou un poème l'endroit où se conserver. Toutes les chansons ne sauraient y arriver. Toutes les paroles ne sauraient nous satisfaire. Tous les événements de notre vie ne sont pas capitaux. Le mystère d'un tel accord est là, et l'auteur propose un choix de chansons et de textes expérimentés par ses soins (sont-ils à valeur universelle ?), alors que rien ne l'empêcherait de nous éblouir par des références à de grandes œuvres aimées et appréciées mais qui n'ont point l'efficacité d'une

1. *Alipachade, épopée épirote*, de Chatzi Sechretis, Paris, 2013.

chanson toute simple pour ce qui est de collecter nos émois. Ces chansons font penser à des abeilles voltigeant sur les fleurs et dont les pattes récoltent le pollen, leurs ritournelles tournent en nous, elles s'emparent de nos sensations et les transforment en un miel inaltérable. On sera, un jour, étonné du pouvoir de certaines chansons ou de certaines poésies sur le cerveau humain, on en découvrira sans doute les motifs et les composants qui agissent en nous. Pour l'heure, celles qui nous sont données dans ce livre ont cette estampille.

Nous suivons l'auteur dans une de ces deux rues. Nous découvrons ses habitants, ses passants habituels, ses personnalités et ses anonymes qui se succèdent au gré de l'humeur de l'auteur, sans que nous sachions s'il monte ou descend la rue, la traverse, la prend par le milieu. Cela correspond aussi à des superpositions : il est venu dans cette boutique, il y est revenu, il est allé dans ce cinéma et y est revenu, il a été enfant et adolescent près de ces maisons alignées aux façades néo-classiques, mais cela sert à confirmer une représentation, et non à dire un changement dans le décor. *Cette représentation est semblable à une « trouée »*, il s'agit de ne pas s'arrêter à ce qui a été, à la personne rencontrée, mais d'avancer vers une ligne de fuite. Ceci évoque cela, cela est renvoyé à un au-delà, à des événements, à des afflictions, à des possibilités. Des choses, d'abord, très simples : un vêtement acheté a accompagné l'auteur dans un voyage en France, une lettre remise pour un ami à une jolie coiffeuse n'a pas eu de réponse, un téléphone a servi à prévenir un ami caché pendant la période des colonels. Puis la confirmation d'un destin, une propulsion vers le futur : la voix d'une actrice de théâtre, le récit d'un film, l'interprétation d'une comédienne, les discussions avec des amis, font pendant à des années de formation dans la ville natale, dans cette autre rue où un poète fortuné racontait son séjour en Italie, où une jeune femme grecque aimait autrefois un officier turc et une autre, plus proche de nous, un soldat italien, où l'on chantait le soir dans les tavernes en regardant les couchers

somptueux du soleil sur la lagune. Ce ne sont pas seulement des souvenirs, mais une mosaïque se constitue, dont les pièces mises en place nourrissent une sensibilité d'esthète et un goût pour les œuvres de l'esprit, pour aboutir à l'écriture littéraire. Espace privatif, influences personnelles quoique précieuses pour chacun. Si un homme grandit, c'est grâce à la diversité et la qualité de telles influences. Or qu'observons nous ? La raréfaction, la réduction, l'uniformisation du monde contemporain. Les lignes de fuite, l'imaginaire enrichi par la tradition et les croyances, les résonances multiples avec le monde et la nature, tout cela est en perte, en lambeaux. D'ailleurs, bien des souvenirs tournent court : ce que cet homme au fond de sa boutique ressentait, ce que cet ami à la mémoire musicale fabuleuse savait, ce qu'une mère tirait comme saveurs et odeurs de sa cuisine, ce que ce visage féminin révélait de la beauté, s'arrêtent à une évocation. On est dans l'impasse du souvenir. Il s'ouvre sur son fond sans recul, sur son écho immédiat et général. C'est pourquoi l'évocation n'est pas une issue. Il faut la pousser à en dire plus, l'obliger à se dégager de sa gaine qui la fixe, pour qu'elle redevienne ce signe capté autrefois et qui a servi à se découvrir et à assembler la réalité. Encore faut-il que l'activité humaine ne réduise pas la palette nuancée des sensations promises et permises à ses enfants !

Le tracé d'une rue est un fil conducteur pour rendre compte d'une époque (les années d'après guerre jusqu'aux années 70). Un chroniqueur préférerait plus de chronologie. Un romancier plus de descriptions. Un sociologue plus d'enquêtes, un journaliste plus de faits divers. Que se passe-t-il ici ? Les deux rues sont deux modes pour saisir la même époque. L'une est l'extension de l'autre et inversement. Leur comparaison ne se veut pas en faveur de l'une ou de l'autre, ni un jeu de ressemblances et de dissemblances. Ce sont deux lieux magiques où l'auteur a vu son être se définir et se compléter. Des objets, des personnes sont soudain présents à sa mémoire et deviennent des « faits » de conscience,

pour correspondre à un « état » cérébral et émotif. Prenons le cas d'une librairie où l'auteur est allé, devant laquelle le grand écrivain Palamas, le nez collé à la vitrine, est photographié, d'une autre dans laquelle un homme politique acheta, en se hâtant, un livre, et dans laquelle aussi un client a volé un livre. Unissant ces trois hommes, une dissimulation. Du mystère entoure la vie, nos choix, notre réflexion. Autre exemple : la liste de tous les marchands ambulants, crieurs de journaux, ferblantiers, marchands de légumes, rétameurs, qui est ponctué par l'incendie d'un Cercle littéraire, et s'achève par une promenade nocturne sur la route de Tourlidas, très longue jetée entourée par les eaux de la lagune. Cris fugaces de la vie économique, incendie imprévu d'un foyer intellectuel, apaisement vers les eaux noires d'une mer étale. La vie humaine victime de discontinuités, établit avec la nature un plan d'agencement salvateur. On peut s'amuser de ces anecdotes, les lire à la suite comme des éclats de mémoire. Mais on commettrait une erreur : imaginons que nous soyons devant cette réalité, devant cette librairie, devant les marchands ambulants. Nous pourrions établir d'autres relevés, les associer à d'autres images et réalités. Ce que tente l'auteur, c'est la transcription d'associations qui ne doivent rien aux relations que nous pouvons faire en appartenant à un groupe, à une catégorie sociale, à un âge, ou qui tout au moins peu à peu s'en détachent. Dans l'absolu, lui seul associe cet élément à un autre et la relation qu'il établit n'est pas la partie commune à d'autres personnes se souvenant, elle est unique. Les relations que nous faisons entre les faits du passé peuvent être sur le mode social, elles peuvent devenir si personnelles que cela nous autorise à penser que nul autre ne les a en partage. *C'est notre réseau, notre saturation neuronale, une répétition régulière qui a engrammé notre cerveau.* On sait retrouver par l'imagerie cérébrale les zones que nous avons fait travailler, comme par exemple pour ceux qui ont étudié très jeunes la musique, la zone qui a été ainsi activée. D'autres zones se montreront

mais pour l'heure, ce livre donne un aperçu d'activations délicates encore à discerner par la technique. Écrire un livre de souvenirs peut être la recherche de justifications à faire partager, d'appels à témoins ; ici, on choisit une autre voie : une délimitation partant de la banalité des jours que rehausse une recherche existentielle. Le montreur d'images, le joueur d'orgue de barbarie, le camelot ont eu, comme les poètes reconnus, leur mot à dire dans cette *spécification sensorielle*. L'exotisme de ces métiers disparus, la nostalgie du temps passé, la condamnation de notre époque sont des données collectives. Mais sur le moment, puisque rien n'indiquait que ces formes aient à disparaître, elles ont eu un autre rôle : un éveil permanent à la pluralité. Courantes à l'époque, rien n'aurait dû les signaler à l'attention. Et ce n'est pas leur disparition qui leur a donné une importance. L'auteur aurait peine à s'en souvenir, elles se seraient effacées. Or, elles se sont inscrites, consciemment, dès leur apparition, et n'ont pas cessé d'innover sa perception du monde vers d'autres formes.

Alors, si ce livre n'est qu'un concentré vers l'unique, que pouvons-nous en tirer qui nous touche et soit à partager ? Déjà une leçon à imiter : décrasser nos souvenirs des dépôts extérieurs, revenir à ce qui nous a marqué en notre être. Ensuite, il nous aide et invite à trouver les mots et les modes d'expressivité les plus justes pour nos existences (quelle chanson, quel vers, quelle photo, quel article... ?) À cette leçon, il faut ajouter la qualité des données : l'auteur est un esthète d'une grande finesse pour qui l'arbre (le détail) ne cache pas la forêt (l'ensemble de la vie), pour qui le sel récolté sur la lagune est une saveur à répandre. C'est toujours un plaisir d'être en compagnie d'un esprit tolérant et modeste, de poser son regard sur ce qu'il a relevé comme signifiant. Quant au souvenir, il ne devient qu'un prétexte, un des moyens pour « habiter poétiquement le monde » comme le dit le poète Hölderlin².

2. Hölderlin : « Les hommes habitent poétiquement le monde ».